

PROGRÈS

(PROGRÈS ET TRADITION)

Concours Rousseau (1993)

"Si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs ". Sujet à traiter dans les conditions de notre époque.

SCIENCE ET ÉTHIQUE

(Critique de la « Modernité »)

Si la question initialement posée par l'Académie de Dijon en 1750 admettait, comme allant de soi, quelque chose comme un rétablissement, c'est-à-dire un retour à la normale et donc une progression logique envisageable des sciences et des techniques (arts), et un épurement, soit une purification ou un « renouvellement » et partant un développement ultérieur également possible des mœurs -se contentant d'interroger la nature précise de la corrélation entre leurs évolutions respectives-, la clause contemporaine, introduite par les différents ministères organisateurs du *Concours Rousseau*, oblige à repenser jusqu'au sens des termes de la question.

En adjoignant à l'énoncé originare la restriction "Sujet à traiter dans les conditions de notre époque", on présuppose en effet une différence entre les époques, incompatible avec la notion d'unité postulée par toute idée de progrès : un progrès ne pouvant se concevoir que sur la base de l'invariance ou unité de ce qui avance au cours du temps. Là où Rousseau et les Lumières en général convenaient parfaitement de parler de « progrès », le philosophe suisse se démarquant de celles-ci, en inversant simplement la direction ou l'orientation de la relation établie entre ces deux évolutions -celle des sciences n'entraînant pas nécessairement pour lui, tout au contraire, celle des mœurs-, la Modernité, en récusant l'idée même de Progrès, nous contraint à suspecter la validité de la question proposée, faute de pertinence de ses vocables.

Aussi avant de nous interroger sur l'influence positive ou négative de la Science et de la Technique sur l'Éthique, nous réfléchirons chacun de ces mots, pour vérifier le bien-fondé du problème soulevé. C'est donc à un double questionnement que l'on se mesurera ici :

1. *A-t-on le droit de parler d'une Science et d'une Morale qui progresseraient tout au long d'une Histoire ?*

2. *A supposer qu'elles existent effectivement, quel Rapport lie ces deux institutions ou leur évolution ?*

Questions anciennes en vérité, puisqu'elles n'ont cessé d'animer le discours philosophique depuis les Grecs, mais auxquelles la Modernité a conféré un regain d'actualité, les faisant passer du plan d'interrogations métaphysiques (théoriques) livresques au stade de débats ou de polémique politiques publics à la mode. Et si ceux-ci ont certes l'avantage de s'adresser directement à tous, le bruit qu'ils suscitent risque en revanche d'obscurcir la signification véritable des difficultés en cause, les transformant en slogans souvent contradictoires plutôt qu'en sujets de réflexion.

Et de fait l'on assiste aujourd'hui à une étrange alliance, caractéristique de notre Modernité, alliance entre ce que nous nommerons, pour faire court, le Relativisme et le Naturalisme ou Primitivisme. Tout en déniait tout sens à la question posée, invalidant le concept même de Science et d'Éthique au singulier, et partant celui d'Histoire, au profit d'une vision pluraliste-relativiste de ces dernières, l'idéologie moderne, ou pour le moins nombre de ses représentants, n'hésitent pas, au mépris de toute cohérence, à accuser la Science et/ou la Technique de tous les maux, postulant l'existence de ce qu'ils venaient pourtant de nier et réclamant un « Retour » à des conditions de pensée et de vie plus originaires-naturelles (primitives). Ils confirment ainsi, fût-ce inconséquemment ou à leur corps défendant, l'idée d'une corrélation entre Science et Morale et celle d'une Histoire, comprise par eux comme une réelle Régression.

Notre réponse à la question initiale prendra donc nécessairement l'aspect d'un examen critique de la Modernité et de ses impasses, et, plus particulièrement, de ses deux credo / thèmes majeurs : le Relativisme et le Naturalisme (Primitivisme), auxquels nous ne craignons pas d'opposer avec la tradition philosophique, le Rationalisme qui, pour dépassé qu'il apparaisse à beaucoup de contemporains, aura toujours l'avantage de la conséquence ou de la rigueur.

En repensant la Tradition, nous n'entendons nullement régresser, à notre tour, vers un Âge d'or présumé de l'Humanité ; tout au contraire nous tentons d'établir les bases d'une vraie Modernité, par opposition à celle qui se prétend telle. Car l'authentique nouveauté est, nous le verrons, inséparable de la remémoration de l'héritage, condition de toute progression.

" Si l'on doit rénover de l'ancien, c'est-à-dire une ancienne figuration, car le contenu consistant lui-même est éternellement jeune, la figuration de l'Idée par exemple, comme *Platon* et beaucoup plus profondément *Aristote* la lui ont donnée, est infiniment plus digne de remémoration pour cette raison aussi que son développement grâce à son appropriation à notre culture pensante est immédiatement non seulement une compréhension d'elle, mais une progression de la science elle-même." (Hegel¹)

¹ *Encyclopédie* Préf. éd. 1830 p. 138 (Bourgeois / Vrin)

I. RELATIVISME

A. De la Science

Un demi-siècle avant l'attribution à Jean-Jacques Rousseau du prix de l'Académie de Dijon pour son *Discours sur les sciences et les arts*, G. Saccheri, un jésuite italien, s'inspirant lui-même de travaux arabes du Moyen-âge, établit la possibilité d'une géométrie dans laquelle la somme des angles d'un triangle est inférieure à deux droits, ouvrant la voie aux géométries dites non-euclidiennes ; et 50 ans plus tard, Gauss, un astronome, mathématicien et physicien allemand, développe, sans la publier, une géométrie anti ou non-euclidienne : une " étrange géométrie, tout à fait différente de la nôtre (...) entièrement conséquente en elle-même " dans laquelle on admet l'existence de plusieurs parallèles menées par un point à une droite dans un plan. Enfin Lobatchevski, un mathématicien russe -né entre parenthèses en 1793-, retrouvant les résultats de Gauss, édite en 1826 sa *Pangéométrie* ou *Géométrie imaginaire*.

Lors même que le citoyen de Genève voit primer son œuvre philosophique initiale, où il se propose de mettre en cause l'influence des sciences sur les mœurs, le concept même de science, comprise comme le déploiement progressif et univoque d'une rationalité ou vérité toujours identique à elle-même, semble donc sérieusement entamé et ce en un exemple paradigmatique, celui de la Géométrie, soit de la Reine des sciences pour les Grecs.

Loind'être cependant unique, cet exemple ne sera que le premier d'une longue série de remises en question de la rationalité scientifique. Ainsi après la Géométrie, ce sera au tour de l'Arithmétique de déboucher, à la fin du siècle dernier, sur *Les Paradoxes de la théorie des ensembles et la Crise des fondements* (Bourbaki) qui perturberont la tranquille et séculaire assurance de la démonstration mathématique. La logique ou le raisonnement que les grands philosophes du XVII^e tenaient pour le modèle de toute pensée, allant jusqu'à exposer les leurs " *more geometrico* " (Descartes et Spinoza) et rêver d'une combinatoire ou d'un " calcul " qui réglerait toutes les disputes philosophiques (Leibniz) buterait inévitablement sur des propositions indécidables, résultat que Gödel énoncera mathématiquement dans son célèbre *Théorème d'incomplétude* de 1931.

Comment dès lors parler encore d'une Vérité mathématique dûment justifiée - légitimée et qui progresserait au fil du temps ou à laquelle on pourrait toujours se référer en cas de crise, pour rétablir l'état normal / sain du savoir mathématique ? Ne conviendrait-il pas plutôt souscrire à la boutade de l'auteur des *Principia mathematica* : " Les mathématiques sont une étude où l'on ignore de quoi on parle et si ce qu'on dit est vrai " (Russell²) ?

Et si le langage mathématique forme bien la langue élémentaire de tout savoir scientifique, son formalisme ou sa rigueur étant la condition de possibilité de toute formulation exacte et/ou précise -" dans toute théorie particulière de la nature, on ne peut trouver de science à *proprement parler* que dans l'exacte mesure où il peut s'y trouver *de la mathématique* " (Kant³)-, le scepticisme qui frappe celui-là, s'étend fatalement et de proche en proche à toutes les sciences.

² *Mystique et Logique* p. VII (Payot)

³ *I^{ers} Principes métaphysiques de la science de la nature* Préf. p. 367 in Œuvres philo. II (Pléiade)

Cela se vérifie d'entrée en Physique, d'autant que l'application du mathématique au physique s'avérera elle-même problématique, de par les conditions réelles de l'expérimentation scientifique, comme il ressort du *Principe d'incertitude* ou d'indétermination de Heisenberg, datant de 1926. Au strict déterminisme laplacien, Idéal des savants jusqu'à l'aube de ce siècle, et que Leibniz et Kant avaient déjà codifié, en en faisant tous deux le Préalable absolu de la saisie rationnelle / scientifique du monde naturel, le premier sous le nom de *Principe de raison suffisante*, le second sous celui de *Principe [a priori] de la succession dans le temps suivant la loi de la causalité*, il faudrait substituer une vision moins rigoriste de la science et distinguer ainsi deux physiques, comme l'on discrimine deux géométries, l'une classique et/ou déterministe, l'autre moderne et/ou statistique⁴.

Einstein aura beau vitupérer énergiquement contre cette (nouvelle) image de la science et lui opposer son fameux "Dieu ne joue pas aux dés"⁵, celle-ci n'en a pas moins fini par s'imposer quasi sans partage dans la Cité des savants et des épistémologues, surtout depuis la réfutation expérimentale récente du *Paradoxe EPR* destiné précisément à l'infirmier. Si les concepts d'Ordre, de Raison ou de Vérité étaient les termes fondateurs de l'Âge classique, le Chaos, le Hasard et l'Indétermination sont devenus les maîtres-mots du discours épistémologique contemporain. Les titres des livres parus ces dernières années sur la question, pour ne pas dire les slogans d'une certaine idéologie du jour, en témoignent⁶. L'on trouvera rarement aujourd'hui des penseurs osant se réclamer encore de la conception classique, platonicienne ou cartésienne, de la Science, selon laquelle le travail scientifique tend à la production d'une Raison ou Vérité, et d'une seule, du Monde.

Tout, au contraire, incite les philosophes à accrédi-ter l'idée d'un savoir dispersé et pluriel, nous délivrant au mieux de simples "*vérisimilarités*" toujours soumises à "*la falsification*" (version Popper), au pire des modèles ou des "*paradigmes*" scientifiques variables dans le temps et "*indécidables*" entre eux, autrement que par un argument d'autorité ou de pouvoir inévitablement arbitraire (version Kuhn), quand ce n'est pas purement et simplement incommensurables, la décision ne pouvant être emportée que pour des motifs totalement subjectifs ou esthétiques, sans rapport avec un quelconque critère ou savoir objectif avéré (version Feyerabend)⁷.

Plus, rien ne justifie, semble-t-il, le vocable de Science, tout ou presque se valant ; pas davantage celui de son rétablissement et a fortiori de son Progrès. Celle-ci ne serait en fait qu'un discours parmi d'autres possibles, ni plus ni moins valable que le Mythe, et lié à notre langue :

"Ce que nous appelons la «pensée scientifique» n'est qu'une spécialisation du langage indo-européen de type occidental."
(B. Lee Whorf⁸)

Seule l'efficacité pratique du Logos scientifique, via ses applications, c'est-à-dire les différentes arts -efficacité toute problématique néanmoins, nous le verrons- expliquerait sa prééminence mondiale de fait sur les autres discours, art, mythe, religion etc. ...

⁴ Cf. A. Kojève, *L'Idée du déterminisme dans la physique classique et la physique moderne* (L.P.)

⁵ Correspondance avec Born p. 107 (Seuil)

⁶ Cf. *Magazine littéraire* n° 312 / 1993, *La fin des certitudes*

⁷ Cf. A. Chalmers, *Qu'est-ce que la Science ?* (L.P.)

⁸ *Langage, esprit et réalité* p. 177 in *Linguistique et Anthropologie* (Denoël)

B. De l'Éthique

Si le relativisme épistémologique, tout en puisant ses sources dans la sophistique antique, n'a accédé qu'aujourd'hui au rang d'un lieu commun quasi obligé, le relativisme éthique a derrière lui une longue tradition dont Montaigne, de par son insistance sur "la diversité (...) une si perpétuelle forme de notre nature"⁹, peut être considéré comme l'ancêtre le plus direct, bien qu'on en retrouve plus qu'une anticipation également chez les sophistes hellènes.

Il appartenait cependant à la Modernité, de lui conférer l'apparence ou le statut, c'est selon, d'une vérité établie. Ce n'est en effet qu'en ce siècle et avec le développement de l'ethnologie, que s'est imposée, comme une sorte de dogme, une interprétation pluraliste des coutumes et de la « nature » humaine. Et il échut à une école d'anthropologie américaine, le *Culturalisme*, d'en théoriser et vulgariser la leçon qui se résume finalement à une (double) Axiome à la fois anti-naturaliste et anti-universaliste : "nous sommes notre culture" (M. Mead).

1. L'homme est déterminé par la culture et non par la nature.
2. Les cultures diffèrent entre elles, les hommes se divisent en "modèles" ou "types" distincts (R. Benedict).

Le mérite de l'ethnologie contemporaine n'en demeure pas moins d'avoir assis cet axiome sur une large et détaillée base empirique.

De celle-ci nous ne retiendrons ici que deux illustrations, les plus populaires toutefois et les plus propres à justifier, semble-t-il, le refus de toute norme universellement valable des mœurs. Tout d'abord l'exemple de R. Benedict qui montre, dans ses *Échantillons de civilisation*, comment, en dépit d'une généalogie biologique commune, diverses tribus indiennes d'Amérique peuvent, selon l'éducation adoptée, favoriser chez leurs membres plutôt une attitude pacifique, comme chez les Zuni (Nouveau Mexique), ou un comportement agressif, comme chez les Kwakiutl (Colombie britannique). L'autre exemple, celui de M. Mead (*Mœurs et sexualité en Océanie*), plus parlant peut-être encore, puisqu'il concerne les conduites apparemment les plus naturelles qui soient, les postures sexuelles, constate que, chez les Tschambuli de Nouvelle Guinée, les rôles sexuels, exception faite bien entendu du cas de la procréation proprement dite, sont rigoureusement l'inverse des nôtres, les femmes y assumant les fonctions économiques de nos hommes, et les hommes s'y adonnant à des activités esthétiques qui passent chez nous pour féminines¹⁰.

Au-delà de ces exemples, devenus maintenant classiques, on observera que l'Histoire et la Sociologie attirent en permanence notre attention sur la relativité ou la variabilité des pratiques et normes humaines, en fonction du temps et du lieu. Rien de ce que les hommes tiennent aujourd'hui et dans une société déterminée pour « sacré » ou inversement pour « sacrilège » qui ne fût ou ne soit dénigré ou toléré voire justifié hier ou ailleurs. Citons pêle-mêle : la liberté, la vie humaine, le respect des enfants ou a contrario l'esclavage, les sacrifices humains, l'infanticide, le suicide imposé aux vieillards chez les Lapons ou aux îles Fidji, l'anthropophagie etc. ...

⁹ *Essais* III. IX. De la Vanité

¹⁰ Cf. J. Cazeneuve, *L'Ethnologie* chaps. 7 et 17 b. (Larousse)

On pourrait multiplier les illustrations à l'infini, une leçon similaire s'en dégagerait : pas plus qu'en matière de Science ou de Vérité et d'Erreur, il n'y aurait de discriminant objectif / universel en en Éthique entre le Bien et le Mal ou entre le Juste et l'Injuste. Pascal notait déjà :

" Trois degrés d'élévation du pôle renversent toute la jurisprudence, un méridien décide de la vérité ; (...) Plaisante justice qu'une rivière borne ! Vérité en-deçà des Pyrénées, erreur au-delà."¹¹

Qui tranchera ici la difficulté, alors que chacun, pris dans les rets de ses propres normes, ne jugerait que du point de vue de sa culture et/ou morale et ferait preuve d'ethnocentrisme s'il prétendait universaliser des valeurs qui ne sauraient, en tout état de cause, être que celles de sa « tribu » ? Oserait-on du reste de nos jours rédiger encore une *Éthique* (Aristote ou Spinoza) et a fortiori une *Métaphysique des mœurs* (Kant) ?

Emboîtant le pas aux anthropologues, les philosophes actuels, plus modestes ou réalistes que leurs devanciers, s'efforcent bien plutôt de confirmer et de légitimer le relativisme dans ses moindres détails. L'œuvre de M. Foucault et de P. Bourdieu s'avère, dans cette optique, particulièrement révélatrice. Le premier, philosophe mué en historien, s'est assigné pour tâche, dans l'*Histoire de la folie à l'âge classique*, de retracer la genèse en Occident de la division fondamentale partageant la raison entre elle-même et la Folie, signifiant par là-même que la Raison (le *Logos* ou la Vérité) aussi appartient aux catégories historiques. Le second, philosophe de formation, converti à la sociologie, débusque en son ouvrage principal, *De la Distinction. Critique du Jugement*, dans les moindres faits, gestes et goûts de la vie quotidienne, la distinction des normes selon les classes sociales. En l'absence de toute légitimation ou validation objective possible de celles-là, celles-ci, et particulièrement les groupes sociaux dominants, entendent faire prévaloir artificiellement les leurs moyennant une subtile stratégie de distinction précisément.

Tous deux se rejoignent pour dénier toute pertinence à l'Idée d'une Vérité transhistorique des normes et s'inscrivent dans l'horizon du *Perspectivisme* de Nietzsche qui inaugure le Relativisme moderne, et ce quelle que soit la sympathie ou antipathie déclarée de l'un ou de l'autre pour ce dernier penseur. On le voit, jamais la Modernité n'aurait pu adopter, défendre et prolonger la devise des Lumières -" Il n'y a qu'une morale (...) comme il n'y a qu'une géométrie " (Voltaire¹²)- dont elle conteste au contraire radicalement la double assertion.

Comment dès lors concevoir une quelconque causalité entre deux Institutions aussi erratiques ? Aucune logique n'ordonnant la marche de l'une (Science), celle-ci ne saurait déterminer la dynamique de l'autre (Morale), encore moins lui attribuer un sens positif (progression) ou négatif (régression). En toute rigueur et dans le contexte idéologique de " notre époque ", la question de l'Académie de Dijon est tout simplement dénuée de signification.

Mais doit/peut-on souscrire à la prémisse relativiste qui seule impose une telle conclusion, alors qu'elle-même soulève plus de difficultés qu'elle ne prétend en résoudre ?

¹¹ *Pensées* 294. (éd. Brunschvicg)

¹² *Dictionnaire philosophique* art. Morale

C. Critique du relativisme

Et tout d'abord, à supposer qu'elle existe réellement et de manière aussi prononcée, à quoi tiendrait cette divergence entre les cultures ou d'où proviendrait-elle : de la nature ou de l'homme lui-même ? Sauf à invalider son propre postulat - " nous sommes notre culture " - l'anthropologue ne peut choisir la première hypothèse. Mais il lui est pareillement impossible d'opter pour la seconde, car ce serait admettre que les producteurs de la diversité, les hommes, se situent nécessairement en-deçà d'elle, et ne diffèrent donc pas fondamentalement entre eux.

Partant il ne lui reste plus, s'il ne veut pas démordre de son préjugé différentialiste, qu'à adopter la pire des solutions possibles, une sorte de compromis boiteux entre les deux précédentes, qui conduit droit à une division / ségrégation du genre humain, une partie de l'humanité (la majorité) étant dépendante de qualités produites par l'autre partie (la minorité).

" La doctrine matérialiste qui veut que les hommes soient des produits des circonstances et de l'éducation, que, par conséquent, des hommes transformés soient des produits d'autres circonstances et d'une éducation modifiée, oublie que ces sont précisément les hommes qui transforment les circonstances et que l'éducateur lui-même a besoin d'être éduqué. C'est pour quoi elle tend inévitablement à diviser la société en deux parties dont l'une est au-dessus de la société..."
(Marx¹³)

Si l'on veut éviter cette inconséquence à la fois théorique et pratique, force est de réviser le présupposé de l'anthropologie culturelle.

Pour ce faire point n'est besoin d'attaquer le raisonnement relativiste de l'extérieur. Il suffit de le prendre au pied de la lettre, pour s'apercevoir de son caractère éminemment spécieux ou « vicieux ». D'où se tenant tirent-ils en effet leurs savoir des dites différences ? Car si ces dernières étaient effectives, elles devraient rendre impossible toute connaissance objective, à commencer par leur propre réflexion. Tout ethnologue étant homme avant d'être ethnologue, serait nécessairement conditionné par sa particularité sociale et ne saurait donc en principe acquérir la moindre science des autres ; tout au plus pourrait-il se prévaloir d'un regard - sentiment personnel (subjectif) ou social sur eux, mais dont rien ne garantirait la vérité.

En clamant pourtant que les différences existent objectivement, le *Culturalisme* récuse, sans s'en rendre compte, sa propre prémisse, vu qu'il postule la possibilité pour un sujet savant, autant dire pour l'*homo sapiens*, de se situer en-deçà d'elles, soit l'existence d'une pensée non marquée par la différence. L'anthropologue, historien ou sociologue peut bien ironiser sur le préjugé universaliste du philosophe, ce dernier lui fera remarquer que de ce présupposé il n'est point lui-même indemne.

" Vous croyez penser pour toujours et pour tout le monde, dit le sociologue au philosophe, et, en cela même, vous ne faites qu'exprimer les préjugés ou les prétentions de votre culture. C'est vrai, mais ce n'est pas moins vrai du sociologue dogmatique que du philosophe. Lui-même, qui parle ainsi, *d'où parle-t-il ?* Cette idée d'un temps historique qui contiendrait les philosophes comme une boîte contient un objet, le sociologue ne peut la former qu'en se plaçant à son tour hors de l'histoire, et en revendiquant le privilège du spectateur absolu." (M. Merleau-Ponty¹⁴)

¹³ *Thèses sur Feuerbach* III.

¹⁴ *La philosophie et la sociologie* p. 135 in *Éloge de la philosophie* (Idées-Gallimard)

Mieux, sans ce « préjugé », sa discipline manquerait cruellement de fondement, fût-ce au titre d'une simple typologie des cultures, toute comparaison / compréhension véritable des sociétés impliquant, qu'on le veuille ou non, leur réduction à un dénominateur commun, universel, et donc l'existence irrécusable " d'une sorte de *sensus communis* ... l'Idée d'un sens commun à tous " (Kant¹⁵). Et de fait si les hommes se distinguent bien entre eux au niveau de leurs pratiques, il s'en faut qu'ils divergent sur les Principes qui y président, comme l'atteste du reste un anthropologue français contemporain, C. Lévi-Strauss, avec l'exemple de la " Prohibition de l'Inceste " que l'on retrouve indistinctement dans toutes les cultures. Mais comme celle-ci n'est elle-même qu'un cas particulier d'une Règle plus essentielle, impérative et radicale qui structure les « échanges » humains en général, c'est l'ensemble des Institutions ou Valeurs sociales qui s'avèrent communes à tous les hommes.

Ainsi quoiqu'il en soit de la complexion ou idiosyncrasie des individus de telle ou telle société particulière, aucune d'entre elles n'ignore les Instances fondamentales constitutives de la Culture : Langue, Technique, Droit, Art, Religion et Science.

" Car tous les hommes sans exception possèdent un langage, des techniques, un art, des connaissances de type scientifique, des croyances religieuses, une organisation sociale, économique et politique." (idem¹⁶)

Rétorquera-t-on qu'il s'agit de formes identiques vides, le contenu de chacune de ces Institutions différant du tout au tout, selon le lieu et le temps ?

Reprenons, à titre de contre-épreuve, l'exemple du Droit ou de la Morale, pour remarquer que si l'Humanité a déjà accepté dans le passé, voire tolère encore aujourd'hui tous les comportements possibles et imaginables, aucune société n'a, à ce jour, promulgué le meurtre comme un droit, se contentant de le justifier par des conditions exceptionnelles (guerre), des nécessités économiques ou sociales (production, contrôles des naissances, survie de la collectivité) ou des intérêts supérieurs (religion), c'est-à-dire l'Idée d'une Communauté humaine meilleure, plus « morale » précisément.

Lorsque Aristote, par exemple, tente dans sa *Politique*¹⁷, d'expliquer l'esclavage par une contrainte économique, l'absence d'instruments ou de machines automatiques, son argument, pour circulaire qu'il soit, n'en montre pas moins qu'il ne considérerait aucunement ce dernier comme normal ou juste ; il n'eût point sinon éprouvé le besoin de l'excuser. Pareillement si les Fidjiens abandonnaient leurs vieillards, ou plutôt si ceux-ci se laissaient, plus ou moins volontairement, mourir de faim, c'est qu'il en allait de la survie du groupe et non d'une coutume barbare. Faisons-nous autrement, même si c'est de manière apparemment moins cruelle, dans nos propres sociétés, quand le coût de maintien en vie d'une minorité est jugé insupportable par la majorité ?

Le Droit aussi bien que la « Barbarie » -id est l'« adaptation » de celui-là -, s'avèrent universels. Kant avait donc raison de parler du " Droit cosmopolitique ", valant pour tous, y compris les " peuples pasteurs ou chasseurs (comme les Hottentots, les Toungouses et la plupart des nations américaines) "¹⁸ et néanmoins tort de refuser toute possibilité d'y déroger, puisqu'il rend par là-même la Loi inopérante, en cas de conflits d'intérêts, autant dire toujours.

¹⁵ C.F.J. § 40 p. 101072 in Œuvres philo. II

¹⁶ *Les structures élémentaires de la parenté* (passim) et *Race et Histoire* 6. p. 401 in *Anthropologie structurale II*

¹⁷ *Op. cit.* I. 4. 1253 b

¹⁸ *Métaphysique des Mœurs I Doctrine du Droit* § 62 p. 627 in Œuvres philo. II

En conclura-t-on que l'on peut faire n'importe quoi ou que tout se vaut, le relativisme l'emportant *in fine* ? Nullement ! S'il n'y a qu'un seul Droit, comme une unique Humanité -tous deux basés sur l'Idée de la Communauté et/ou de la Communication des hommes entre eux-, seule l'Histoire de celle-ci décide quel accommodement et dans quelles circonstances est licite. On se montrera ainsi suffisamment indulgent envers l'esclavage d'hier, étant donné le contexte matériel et politique d'alors, tout en condamnant violemment sa persistance çà et là aujourd'hui, les temps ayant changé - évolué.

Maintenant si l'Éthique est bien et sûrement universelle, *a fortiori* cela doit-il être vrai de la Science. Car, prise au sens large, cette dernière fonde la première. Point en effet de conduite droite antécédemment à la détermination ou à " la Connaissance du Bien et du Mal " (*Bible, A.T. Genèse*). Dénier à l'entreprise scientifique toute unité c'est faire peu de cas de ce que les initiateurs des dites crises de la science ont eux-mêmes clairement affirmé et qui ressort à l'évidence de leurs travaux pour tout esprit non prévenu. Ceux-ci ne visent aucunement à remettre totalement en cause les acquis de leurs prédécesseurs, mais à en élargir ou réviser la signification. Aussi si Gauss baptisait sa tentative, non publiée rappelons-le, de " géométrie anti-euclidienne ou non-euclidienne ", Lobatchevski lui qualifiera plus justement sa propre élaboration de " pangéométrie " et J. Bolyai, officier hongrois, coinventeur avec lui de la géométrie non-euclidienne, n'hésitait pas à éditer ses résultats dans l'annexe à un ouvrage de son père, intitulé *Science absolue de l'espace*.

Et de fait Riemann démontrera peu de temps après, dans son Mémoire *Sur les hypothèses qui servent de fondement à la Géométrie*, écrit en 1854 mais publié en 1867, que ces différentes géométries ne forment que des cas particuliers d'une géométrie plus générale, celle des surfaces courbes dont il suffit de varier la courbure, pour obtenir soit la géométrie euclidienne (espace à courbure nulle), soit celle de Gauss-Lobatchevski-Bolyai (espace à courbure négative), soit encore la géométrie riemannienne proprement dite (espace à courbure positive). Quant à Poincaré, en construisant, après Beltrami, dans son article *Les géométries non-euclidiennes* (in *La Science et l'Hypothèse*), "une sorte de dictionnaire" des (différentes) géométries, il prouva qu'il n'y a nulle incompatibilité entre elles, ou mieux qu'elles s'entre-répondent, la géométrie euclidienne pouvant continuer à servir de modèle de référence aux autres géométries. En toute rigueur cela n'a donc pas de sens de parler de géométrie non-euclidienne.

Pas davantage n'accordera-t-on à certains épistémologues la conclusion purement sceptique qu'ils croient pouvoir tirer du fameux théorème de Gödel. Car si ce dernier établit l'incomplétude, c'est-à-dire le caractère non « absolu » de toute démonstration mathématique, il ne bouleverse en rien la *Mathesis* entantqu'elle. Tout au plus limite-t-il la portée, en révélant que la méthode mathématique *stricto sensu* ne saurait en aucun cas prétendre au dévoilement de l'Absolu ou de l'entière Vérité. Platon et Descartes, les philosophes-mathématiciens par excellence, ne disaient déjà pas fondamentalement autre chose : le premier lorsqu'il soulignait le caractère " hypothétique " du raisonnement mathématique¹⁹, le second quand il soumettait au doute " la figure ... [la] quantité ou grandeur, et [le] nombre ... [c'est-à-dire] l'arithmétique, la géométrie, et les autres sciences de cette nature ".

Après comme avant Gödel la mathématique n'en poursuit pas moins son chemin ou sa progression. Le logicien a simplement mis un terme au délire de ceux qui persistaient à penser que tout relève du Calcul ou de la Mesure et justifié ainsi, une fois de plus, l'exigence "de sciences un peu plus élevées" (Descartes²⁰).

¹⁹ *République* VI. 510 b sq.

²⁰ *1^{ère} Méditation* p. 270 et *Règles pour la direction de l'esprit* IV. p 51 in *Œuvres* (Pléiade)

Mieux, le dévoilement des " limites " ou des manques du savoir mathématique constitue *ipso facto* la révélation de son Au-delà et donc la démonstration de " la nécessité d'un autre savoir " (Hegel²¹). Loin de conduire au scepticisme, le théorème de Gödel en est la transgression.

Enfin, et pour clore cette trop longue explication avec les mésinterprétations des résultats scientifiques modernes, notons que le Principe d'incertitude ne débouche point sur les conséquences catastrophiques prêchées par des philosophes (?) trop pressés : fin du déterminisme, de la science classique -mais n'est-ce pas là un pléonasme ?- et pourquoi pas du discours rationnel en général ? Tout au plus a-t-il substitué un modèle probabiliste ou statistique à un modèle dit déterministe, et qu'il faudrait plutôt baptiser de mécaniciste, lui-même déjà battu en brèche par une théorie fort classique, la théorie cinétique des gaz.

Mais ce faisant il ne suspend pas la validité du Principe du déterminisme en tant que tel, puisque, outre le fait qu'il s'exprime en *relations* d'indétermination, elles-mêmes toutefois parfaitement *déterminées* / précises, il dépend ou est déterminé lui-même par les conditions de l'expérimentation ou de la mesure en micro-physique qui expliquent justement pourquoi on ne peut associer à un corpuscule deux valeurs exactes simultanément.

"Rien n'est changé en effet dans le domaine des principes par la prétendue révolution philosophique que constituerait la critique de « la loi classique de causalité » du côté de la nouvelle physique atomique. Car dans toute cette nouveauté, à mon avis, demeure ce qui est *essentiel sur le plan des principes*, à savoir : *la nature mathématique en soi*, la nature donnée dans des formules, et à interpréter seulement à partir de formules." (Husserl²²)

Plus, il ne fait que reconduire la Physique à sa vérité séculaire et ultime, l'impossibilité pour elle, tout comme pour la mathématique, d'accéder à une détermination (certitude ou vérité) absolue. "La physique ne sera jamais une science parfaite" diagnostiquait un philosophe très classique, Leibniz²³. Cette incapacité ne signifie pas l'infirmité de notre Raison mais témoigne de sa supériorité sur la matière : " l'esprit ... est plus aisé à connaître que le corps " (Descartes, *Intitulé de la 2^{nde} Méditation*). L'obstacle relativiste étant levé, on peut maintenant, et maintenant seulement, s'interroger sur la relation qu'entretiennent Science et Éthique.

²¹ *Phénoménologie de l'esprit*, Préface III. p. 107 éd. bilingue (Aubier)

²² *Crise* II. 9. h) pp. 61-62

²³ *Nouveaux essais sur l'entendement humain* IV. XII p. 402 (G.-F.)

II. NATURALISME (PRIMITIVISME)

A. *Exposé*

Ce n'est pas un des moindres paradoxes " de notre époque " -" L'époque des « conceptions » du monde (*Die Zeit des Weltbildes*) " (Heidegger)- que d'entendre (d)énoncer, parfois par les mêmes penseurs, à la fois l'indifférence ou la relativité des modèles culturels et l'hégémonie de fait d'un modèle, le nôtre, modèle qui serait dominé par cette activité inconsistante que formerai(en)t la Science et/ou la Technique.

" Un phénomène essentiel des Temps modernes est la science. Un phénomène non moins important quant à son ordre essentiel est la technique mécanisée."

Pour purement européenne-occidentale qu'elle fût, liée à la métaphysique de la subjectivité ou, pour user du jargon de l'école, de la subjectivité, apparue en Occident -" cette figure historique de la pensée que nous nommons la pensée occidentale européenne " (idem²⁴)- la pensée scientifico-technique est néanmoins devenue la pensée maîtresse de notre temps et étend son règne à l'ensemble de la planète.

Là où l'on serait tenté de conclure à l'universalité et pourquoi pas à la supériorité de la Science, son triomphe même montrant que nulle culture ne lui est insensible, l'idéologie contemporaine soupçonne plutôt un succès à la fois provisoire, à l'échelle historique, et hautement dommageable à l'Homme. Pourquoi ? Mais au préalable que faut-il entendre ici au juste par la Technique ?

En-deçà d'un simple procédé de fabrication et d'utilisation d'instruments propres à transformer la nature, lui-même application d'un savoir antécédent, la Technique instaure un certain type de rapport entre l'Homme et le Monde, fondé sur le calcul et le rendement et responsable d'une domination / destruction frénétique de la Nature, conforme au vœu de ses promoteurs : " nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature " proposait Descartes²⁵, mais non moins dangereuse pour autant.

Rien n'illustre mieux ce rapport que le traitement du même objet par le technicien et le poète.

" Afin de voir et de mesurer, ne fût-ce que de loin, l'élément monstrueux qui domine ici, arrêtons-nous un instant sur l'opposition qui apparaît entre deux intitulés : « Le Rhin », muré dans l'usine d'énergie, et « Le Rhin », titre de cette œuvre d'art qu'est un hymne de Hölderlin." (Heidegger)

Alors que le second laisse paraître l'objet en son dévoilement ou sa production originariaire, le premier l'« arraisonne », lui impose des catégories et des constructions rationnelles, ici une centrale nucléaire, étrangères à son être véritable et " masquerait [ainsi] l'éclat et la puissance de la vérité " (idem) qui se trouveraient exclusivement à l'origine primitive des choses, avant leur modification par l'Homme. Tout progrès du rendement technique traduirait donc un éloignement du Vrai.

Réduisant tout au rang d'objet de connaissance et de manipulation, l'objectivisme scientifique - technique nivellerait l'Être et conduirait par là-même au plus grave des périls, le « nihilisme » dont plus rien n'émergerait, pas même le sujet, point de départ pourtant du premier, puisque lui-même finit par être victime de sa propre objectivation.

²⁴ *Op. cit.* in *Chemins ...* p. 99 (Tel/Gall.) et *Principes de la pensée* p.110 in *Cahier de l'Herne/Heidegger* (L.P.)

²⁵ *Discours de la Méthode* VI. p. 168

" Dans l'impérialisme planétaire de l'homme organisé techniquement, le subjectivisme de l'homme atteint son point culminant à partir duquel il entrera dans le nivellement de l'uniformité organisée pour s'y installer à demeure; car cette uniformité est l'instrument le plus sûr de l'empire complet, parce que technique, sur la terre. La liberté moderne de la subjectivité se fond complètement dans l'objectivité qui lui correspond." (idem²⁶)

N'assistons-nous pas en effet aujourd'hui à une artificialisation et partant une dévitalisation croissante à la fois du corps et de l'esprit humains et l'appellation même des « bio ou psycho-technologies » ne sonne-t-elle pas le glas de la Vie et de la Psyché ? Un autre philosophe contemporain, M. Serres, n'hésite pas à assimiler le règne de la Technique, la Technocratie, au règne de la Mort, la *Thanatocratie*²⁷, et suggère, pour y remédier, un *Contrat naturel* (?).

Plus modestement mais non moins radicalement, M. Sahlins, un anthropologue américain, observe, dans un livre au titre provocateur, *Âge de pierre, Âge d'abondance*, que l'augmentation des techniques et corrélativement des produits qu'elles rendent possibles, loin d'augmenter la satisfaction des hommes, la diminue. Car celle-ci ne saurait, comme le rappelaient déjà les Stoïciens, se mesurer à la quantité de ceux-là mais exclusivement au rapport entre ce dont on dispose et ce dont on a besoin. Or le progrès technique ou économique ne cessant d'accroître nos besoins, accroît du même coup notre insatisfaction.

L'abondance des produits (marchandises), liée à la prodigieuse amélioration des moyens de production, elle-même fruit de la Technologie, serait ainsi un parfait indicateur de notre Misère et non de notre Richesse. La véritable abondance devrait par contre être cherchée du côté des sociétés primitives dans lesquelles l'ajustement entre les besoins, eux-mêmes restreints, et les techniques, elles-mêmes rudimentaires mais amplement suffisantes à les combler, pose moins de problèmes et engendre en tout cas moins de frustrations que chez nous. L'on y dispose d'ailleurs de bien plus de temps « libre » que dans les sociétés modernes, quatre heures environ de travail par jour suffisant à y pourvoir au nécessaire. De là à proposer un « retour » vers le mode primitif, il n'y a qu'un pas que l'anthropologue ne franchit certes pas mais qui s'inscrit en creux dans son analyse et qui a pu inspirer et inspirera encore tel ou tel groupe nostalgique d'une vie présumée authentique, plus proche de la Nature.

La critique contemporaine de la technique rejoint assurément le procès que lui intentait déjà Rousseau dans ses deux *Discours*.

" Il serait triste pour nous d'être forcés de convenir que cette faculté distinctive et presque illimitée est la source de tous les malheurs de l'homme; que c'est elle qui le tire à force de temps de cette condition originaire dans laquelle il coulerait des jours tranquilles et innocents, que c'est elle qui, faisant éclore avec les siècles ses lumières et ses erreurs, ses vices et ses vertus, le rend à la longue le tyran de lui-même et de la nature."²⁸

Elle consonne également avec un des textes fondateurs de notre Culture, *La Genèse (Bible, A.T.)*, selon lequel Connaissance en général -la Curiosité ou le Désir de savoir- constitue le Pêché originel : c'est dire que la modernité est une notion toute relative.

²⁶ *La question de la Technique* in *Essais et Conf.* pp. 22, 34 et 37 (Gall.)
et " *L'époque des « conceptions » du monde* " Cpl¹ 9 in *Chemins* p. 144

²⁷ *Critique* n° 298 / 1973

²⁸ *Discours sur l'origine de l'inégalité* I. p. 266 in *Contrat social et Discours* (10-18)

Seulement alors que la *Bible* et l'auteur des *Discours* pouvaient s'autoriser la dénonciation d'une Institution en laquelle ils croyaient, la considérant comme la source à la fois du Bien (" lumière ") et du mal (" erreurs "), et dont ils n'ont jamais mis en doute l'Unité, la Modernité, en s'interdisant cette facilité, aurait dû en principe éviter de contester ce qui, à ses yeux du moins, n'a de toute façon pas d'être consistant ou substantiel.

Or, insensible à sa propre contradiction, la pensée moderne va, au contraire, pousser à son terme le procès de la rationalité scientifico-technique, rendant celle-ci non seulement responsable de " tous les malheurs de l'homme ", mais lui reprochant encore d'être à l'origine d'une Histoire, fût-elle négative, celle de la Décadence -" la fatalité nécessaire de l'Occident " (Heidegger)- qui se résumerait finalement en un Oubli de l'Être véritable. Pour sortir de cette dernière et retrouver l'Être primitif, il conviendrait impérativement suspendre la validité de la Raison et cesser de croire à l'exorbitant privilège qu'elle s'est elle-même et de manière usurpée octroyée

" Et la pensée ne commence que lorsque nous avons éprouvé que la Raison, tant magnifiée depuis des siècles, est l'adversaire la plus opiniâtre de la pensée." (idem²⁹)

Là où Platon et toute la tradition philosophique, Rousseau inclus -puisqu'il reviendra dans le *Contrat social* sur sa dénonciation du *Discours sur les sciences et les arts*-, voyaient la condition du salut de l'Homme, la Modernité lit la cause majeure de son mal(heur) et de son déclin programmé. Et le père de la philosophie avait beau nous mettre en garde contre la « misologie », les idéologues contemporains n'ont pas reculé devant ce risque.

"Mais commençons par nous mettre en garde contre un accident dont il nous faut éviter d'être victimes... de devenir des « misologues », comme il arrive à certains de devenir des misanthropes ; attendu qu'il n'est pire mal que celui-là dont on puisse être victime, pire mal que d'avoir pris en haine les raisonnements. Or, c'est du même tour d'esprit que procèdent « misologie » et misanthropie."³⁰

Était-il néanmoins indispensable, sous prétexte de vouloir se montrer plus circonspect voire plus profond que la Raison ou la Tradition, " de sombrer dans la misologie " (Hegel³¹) et de tomber ainsi dans le piège de l'Irréflexion ?

²⁹ *Essais et Conf.* p. 88 et *Chemins* p. 322

³⁰ *Phédon* 89 d

³¹ *Encyclopédie* éd 1830 Introd. § 11 p. 176

B. Critique

Remarquons d'emblée que tout procès de la Raison s'enferme dans un discours proprement intenable. Comment démontrer ou établir en effet l'inanité de celle-ci sinon par un raisonnement en règle ? On prouvera du coup contre soi-même et le verdict que l'on prononcera s'avérera forcément incohérent, comme nous l'avons déjà partiellement constaté chez le penseur de Fribourg, si prisé de nos jours. Tout cela devrait être su depuis longtemps, depuis que Platon en tout cas avait dénoncé, tout au long de son œuvre, l'absurdité du Sophisme, ou depuis, pour le moins, que Leibniz avait ironisé sur ces "petits livrets de discours de rien (...) contre la *raison*"³².

Mais il faut croire que nos Modernes préfèrent leurs propres et fort anciennes « élucubrations » à la relecture, toujours d'actualité, des Classiques. Force est donc de revenir à la pseudo-argumentation moderne, pour y repérer un tissu de contradictions, toutes liées à l'incohérence première signalée, que même le « style » heideggérien n'arrive point à masquer. On vérifiera une fois de plus comment la condamnation du savoir conduit droit, comme dans *Faust*, à la (con)damnation de Soi.

Et tout d'abord quelle technique au juste, et au nom de quoi (valeur), le penseur met-il en cause ? S'agit-il de contester ses excès ou son être même et ce en vue d'une meilleure utilisation de celle-ci ou, plus radicalement, en vue d'un tout autre rapport, plus naturel (originaire/primitif/véritable), au monde ? La question ne mérite même pas d'être posée, s'exclameront les thuriféraires de Heidegger, tant il semble acquis que c'est au projet de la Technique en tant que tel, l'Arraisonement, soit la violence exercée sur la nature, sous le couvert de la Raison, que s'en prendrait le philosophe.

Admettons-le provisoirement. Encore devrait-on, pour qu'une telle mise en cause fasse sens, disposer d'un instrument de mesure, c'est-à-dire précisément d'une technique permettant d'évaluer l'écart entre une existence sans technique et une vie technicisée. En récusant sinon *a priori* toute technique, on risque de rendre sa propre dénonciation de celle-ci invérifiable. Au nom de quelle évidence pourrait-on décréter que le laisser-être ou paraître du monde vaut mieux que sa transformation, déjà présente au demeurant dans le sillage du laboureur ou le traçage du lettré-poète, non moins que dans les réactions nucléaires du physicien ?

Tous ces gestes ne répondent-ils pas à une similaire volonté d'humanisation de la Nature, volonté sans laquelle l'Homme ne serait pas lui-même, ne vivant pas dans son propre monde mais dans un univers étranger ? Une existence humaine « innocente » dans son rapport à la nature n'est qu'un leurre. Contrairement aux apparences, le Mythe du Pêché originel ne dit pas autre chose, dès lors que, tout en prévenant Adam les dangers éventuels de la Connaissance, Dieu ne l'" établit " pas moins " dans le jardin d'Eden pour cultiver le sol et le garder " et même pour " dominer la terre ".

Rétorquera-t-on que toutes ces pratiques ne se valent point, leur violence n'étant nullement comparable ? Peut-être. Mais alors c'est uniquement le procès de certaines techniques, les techniques modernes -"la technique mécanisée"-, qu'on entendrait instruire, à l'opposé de la prétention initialement affichée.

³² *Nouveaux essais* II. XXI. p. 170

Or, dans ce cas, pourquoi privilégier des techniques rudimentaires aux techniques complexes ? Si l'Artefact est bien une expression ou manifestation de soi de l'Homme et/ou de sa Liberté, on se doit plutôt de privilégier celles qui optimisent notre « libération » par rapport aux contraintes naturelles. Et, de ce point de vue, aucun doute n'est permis : les techniques modernes s'avèrent bien plus efficaces que les techniques anciennes pour rendre l'Homme maître de son destin.

L'agriculture, pour ne citer que ce seul exemple, et *a fortiori* l'agriculture mécanisée, sans parler de tous ses dérivés (agronomie, industrie agro-alimentaire, bio-technologies etc.), a résolu le problème de la faim et de la pénurie de façon autrement plus performante que la chasse, la cueillette ou la pêche. Elle a de surcroît et grâce à ses surplus libéré des individus des tâches vitales, les rendant disponibles à de tout autres vocations, plus désintéressées.

"Aussi l'Égypte a-t-elle été le berceau des arts mathématiques, car on y laissait de grands loisirs à la caste sacerdotale."
(Aristote³³)

Ces dernières contribuèrent grandement et lentement en retour à une amélioration et à une expansion sans précédent des procédés techniques dont la Révolution industrielle, puis informatique marqueront les étapes décisives.

Seule une idéalisation outrancière de la vie des primitifs, doublée d'une mécompréhension du concept de liberté, autorise l'oubli de cette vérité élémentaire, comme cela est parfois et précisément arrivé au premier Rousseau, selon une lecture possible, mais non unique ni obligatoire, de son œuvre.

"L'erreur de Rousseau qui a représenté l'état des sauvages d'Amérique comme une condition où l'homme est en possession de la véritable liberté." (Hegel³⁴)

La fragilité et la disparition continue et inexorable des sociétés primitives s'expliquent aussi par le faible niveau de leurs technologies.

Que des moyens accrus aient, à leur tour, enchaîné l'Homme à de nouveaux besoins, ne saurait oblitérer le fait que ceux-ci sont les siens, choisis par lui, et signifient son envie de dépasser le cycle monotone et uniforme du besoin-satisfaction par la découverte de la dynamique variée du désir-plaisir. En outre cela révèle clairement que le travail n'est pas nécessairement incompatible avec le « loisir ». Libre dès lors à tel ou tel de favoriser l'abondance frugale de nos Ancêtres au détriment de la misère dilapidatrice des Modernes, il est cependant licite de leur demander pourquoi, en poussant leur logique jusqu'au bout, ils ne nous offrent pas, à la place du Primitif, l'Animal comme modèle achevé de la vraie Richesse, ce dernier ayant de tout temps atteint un équilibre quasi parfait entre besoin et satisfaction.

Quant au pire annoncé ou prophétisé par Heidegger et ses épigones, il est loin de s'être produit, vu que "le nivellement de l'uniformité organisée" par la technique et tant redouté, se traduit concrètement par l'accès du plus grand nombre aux conditions de vie occidentale, au moins sur le plan matériel. Celui-ci ne forme-t-il pas pourtant la base/l'infrastructure de tout le reste/des autres structures sociales ? Imagine-t-on le philosophe de la Forêt-Noire né quelque part dans la brousse africaine ou la taïga asiatique, voire, plus simplement, s'adressant aux paysans souabes qu'il prétend affectionner ?

³³ *Métaphysique* A. 1. 981 b

³⁴ *Leçons sur la philosophie de l'histoire universelle* p. 269 (Vrin)

Rappelons à cet égard que sa Conférence sur *La Question de la Technique* a été prononcée dans l'Auditorium de l'Ecole technique supérieure de Munich. On peut donc bien lancer un avertissement contre les dangers ou périls éventuels d'un progrès technique incontrôlé, auquel chacun souscrirait probablement, mais certainement pas contre la technique en tant que telle.

Allons plus loin, car en deçà de la valeur des retombées techniques de la Science, dont l'évaluation exacte demeure toujours problématique et qui sont de toute façon davantage imputables à l'utilisation de la Science ou de la Technique qu'à son essence propre, c'est la détermination même de celle-ci et de son rapport au Monde qui apparaît ici hautement contestable, pour ne pas dire d'emblée fallacieuse. S'il est vrai en effet que la Science «arraisonne» l'Univers, il est en revanche parfaitement faux de croire que, ce faisant, elle imposerait à ce dernier des catégories qui lui seraient foncièrement étrangères. Sauf à postuler avec l'empirisme une extériorité du concept et de l'être -mais dans cette hypothèse d'où tirerions-nous le moindre savoir de la nature ?-, on ne voit pas en quoi le Calcul ferait violence au Monde, celui-ci n'étant rien hors des prises d'"une inspection de l'esprit" (Descartes³⁵).

Et quand bien même il arriverait à certains savants ou scientifiques de confondre la seule saisie scientifique (positive) de l'Être avec sa vérité ultime, ou, ce qui revient au même, de vouloir comprendre l'Esprit avec les catégories qu'il a lui-même produites, cela ne justifierait aucunement que l'on rende la Raison elle-même coupable ou responsable de cette méprise, celle-ci relevant d'une "déviation du rationalisme" et non de "la rationalité comme telle", déviation que l'on qualifiera indifféremment de "*naturalisme* ... [ou d']*objectivisme*" (Husserl³⁶).

Loin de devoir dépasser la Raison -essai qui se clôt invariablement par une régression en deçà d'elle-, on se doit, tout au contraire, de faire retour à un rationalisme authentique, ce qui implique qu'on entende correctement ce(s) terme(s).

³⁵ *Méditation 2^{nde}* p. 281

³⁶ *Crise de l'Humanité européenne et la Philosophie* pp. 371 et 382 in *Crise des sciences européennes* (Gall.)

III. RATIONALISME

Le propre de la Raison consiste à rendre raison du Monde et de Soi (Homme) ; autant dire qu'elle se veut elle-même ou aspire à son Autonomie. En son fond elle est donc un projet à la fois *théorique* : connaître ou réduire l'Univers à ses propres lois, *pratique* : contrôler ou soumettre la nature à ses exigences, et *éthique* : régler ou assujettir les conduites humaines (mondaines) à ses normes spécifiques. Entre *Science - Technique* et *Éthique* il ne saurait y avoir de réel hiatus ou d'opposition de principe, toutes deux tendant au même but : la Liberté, même s'il peut exister un conflit d'interprétation momentané, portant sur les moyens les plus propices à réaliser ce dernier.

La fin ultime de l'opération rationnelle réside en conséquence dans l'ad-venue d'un Monde purement humain / rationnel - " une (nouvelle) [ou] seconde nature " (Hegel³⁷) - dans lequel plus rien ne serait opaque à l'Homme, ou dans lequel rien ne le dominerait de l'extérieur, que ce soit la Nature ou certains hommes qui imposeraient leurs caractéristiques naturelles (force, habileté, ruse...) aux autres individus. Bref il s'agit de promouvoir activement " le royaume de la liberté authentique " sur Terre (Marx³⁸). La réalisation d'un tel Monde suppose une avancée concomitante du Savoir-Technique et de l'Éthique.

En vérité cette progression ne peut qu'être simultanée, dans la mesure où tout progrès de la Science rend possible une avancée des techniques, à plus ou moins long terme, et partant contribue à la réduction des inégalités entre les hommes, au moins de celles, mais ce sont les plus originaires, qui tiennent aux conditions naturelles (climat, constitution physique, santé etc.) dans lesquelles ils vivent, et, réciproquement, toute mesure morale / politique favorisant l'égalité, en ouvrant au plus grand nombre l'accès au savoir et aux techniques, accélère l'évolution de ceux-ci.

Mieux, chacune de ces institutions porte en elle-même les autres, et ce sans aucune précellence de l'une sur les autres. Ainsi si la Science est bien une tentative de compréhension (légitimation) du monde, elle renvoie à une démarche-méthode de justification rationnelle profondément éthique en son essence. Celle-ci revient à refuser toute vérité seulement individuelle ou personnelle, le sujet de la science s'obligeant à partager, communiquer, rendre commun ou égal son savoir et non à le considérer comme " une possession ésotérique de quelques individus singuliers " :

" Seul ce qui est parfaitement déterminé est en même temps exotérique, concevable et capable d'être appris et d'être la propriété de tous. La forme d'entendement de la science est le chemin vers la science, ouvert à tous et rendu égal pour tous " (Hegel³⁹).

Réciproquement l'Éthique, s'identifiant à une volonté d'instaurer une communauté basée sur la Loi et non sur la nature et ses contingences, postule une exigence de rationalisation (normalisation) des rapports humains et donc des contextes dans lesquels ils s'inscrivent, attitude proprement scientifique. La Technique enfin relève aussi bien du désir de savoir dont elle est l'effectuation, que de l'éthique qu'elle inaugure d'une certaine façon, l'artefact permettant à tous d'accomplir des tâches que d'aucuns ne pourraient accomplir à l'état naturel.

³⁷ *La Raison dans l'Histoire* p. 296 (10-18)

³⁸ *Le Capital* L. III. 7^e sec. chap. XLVIII. pp. 198-199 (Éds. sociales)

³⁹ *Phénoménologie de l'esprit*, Préface I. p. 37

Bref l'on subsumera ces deux ou trois institutions sous un unique concept, que l'on qualifiera indifféremment de Liberté ou d'Égalité, ces deux notions, correctement comprises, disant le même : l'identité à soi de la Raison, gage de son universalité. Platon avait déjà largement anticipé cette équivalence entre Science et Éthique, en la rappelant aux Modernes de son temps.

" A ce qu'assurent les doctes, Calliclès, le ciel et la terre, les Dieux et les hommes sont liés entre eux par une communauté, faite d'amitié et de bon arrangement, de sagesse et d'esprit de justice, et c'est la raison pour laquelle, à cet univers, ils donnent le nom de *cosmos*, d'arrangement, et non celui de dérangement non plus que de dérèglement. Or, toi qui pourtant es un docte, tu me sembles n'être pas attentif à ces considérations : il t'a échappé au contraire que l'égalité géométrique possède un grand pouvoir, chez les Dieux aussi bien que chez les hommes. Mais toi, c'est à avoir davantage que l'on doit, penses-tu, travailler, et tu es indifférent à la géométrie !" ⁴⁰

Plus près de nous Husserl la réitérera en soulignant l'Unité de la Raison, par delà ses subdivisions en disciplines ou matières distinctes particulières, toutes étant animées par une Intention ou un Sens commun et ne souffrant donc point une séparation tranchée :

" la Raison n'admet aucune séparation en raison « pratique », « théorique », « esthétique » et je ne sais quoi encore ... " ⁴¹

Connaissance et Morale marchent forcément de concert, même si ce n'est pas toujours d'un pas égal, leur rythme d'évolution n'étant pas nécessairement identique.

L'exemple du rétablissement *historique* de la Science en Grèce -car en soi cette dernière est consubstantielle à l'*Homo sapiens*- offre une illustration éclatante de cette synchronie à long terme du développement scientifique et éthique. Pourquoi la *Mathesis*, c'est-à-dire la logique mathématique pure, est-elle apparue en effet seulement en Hellade au VI^e av. J.C. et non déjà avant en Égypte qui fut pourtant, nous l'avons dit plus haut, " le berceau des arts mathématiques " (Aristote), soit de ses rudiments ? Évoquer en permanence et tel un leitmotiv le « miracle grec » ne saurait tenir lieu d'explication. Il suffit par contre de rappeler ce que furent les conditions morales / sociales de l'Égypte antique, pour comprendre pourquoi les premières " démonstrations géométriques " (Kant ⁴²), celles de Thalès et de Pythagore, et le premier manuel de Géométrie, les *Éléments* d'Euclide, sont nés plutôt en Grèce.

Régime théocratique et de castes, basé sur l'inégalité, l'Égypte n'avait aucun intérêt à promouvoir un discours qui lui était foncièrement antithétique, fondé qu'il est, d'entrée et principalement, sur l'égalité. Pour un tel langage la vérité d'une proposition ne dépend point de la position de celui qui la profère, mais et exclusivement de la justification rationnelle qu'il est apte et sommé du reste à en produire. En mathématique, chacun, prêtre ou esclave, est tenu de démontrer, d'exhiber les preuves de ses assertions et ainsi de partager celles-ci avec les autres, s'il veut les voir accéder au rang de « théorèmes ». Réciproquement tous sont en droit d'exiger des explications rationnelles et partant de prétendre devenir, à leur tour, mathématiciens.

La *Mathesis* ne forme le privilège de personne et nul ne peut s'y initier autrement que par la voie banale, commune et progressive de l'argumentation et/ou de la démonstration laborieuse et suivie. Sa méthode est d'essence « démocratique » ; elle postule l'égalité de tous les sujets devant la Raison.

⁴⁰ *Gorgias* 507 e - 508 a

⁴¹ *Crise des sciences européennes* 73. Conclusion p. 304

⁴² *Critique de la raison pure* Préf. 2nde éd. p. 736 in Œuvres philo. I

Tels'avèrelesensprofondde la célèbre réponse qu'Euclide aurait faite au roi Ptolémée 1^{er} Sôter d'Égypte qui lui demandait une définition rapide et simple de la Géométrie.

" Il n'y a pas de voie royale vers la géométrie."⁴³

Pour hellénisée ou hellénistique que fût alors ce pays, il faut croire qu'il avait conservé sa structure mentale ancienne pour que cette mise au point se soit révélée nécessaire. En fait elle l'est encore de nos jours, où l'on semble oublier trop facilement le lien qui unit morale / politique et science, comme nous le vérifierons dans un instant.

Mêmesi c'est dans un contexte et avec un sens différents, Cantor, l'auteur de la théorie des ensembles n'avait pas tort de réaffirmer : " l'essence de la mathématique réside précisément dans sa *liberté* "⁴⁴. Seul un régime authentiquement démocratique est compatible avec le vrai savoir mathématique. Rien d'étonnant que les Hellènes soient à l'origine et de l'un et de l'autre.

Une fois acquise, la discipline mathématique engendre en retour des effets sur la structure socio-politique. En habituant les membres d'une société à réclamer et à rendre des comptes de leurs propositions, elle les incite à valider également leurs comportements et à refuser tout « ordre » non justifié / légitimé, reposant uniquement sur une situation ou tradition arbitrairement donnée. Résultat de la Démocratie, la Mathématique s'en trouve être aussi l'École, sans aucune primauté de l'une de ces relations sur l'autre. En « accouchant » dans le *Ménon*, un esclave de vérités géométriques, Socrate a, sans le vouloir (?), probablement plus contribué à la lente mais inévitable disparition de l'esclavage antique, qu'une critique sentimentale de celui-ci. Ses contemporains, déjà démocrates et/ou mathématiciens, mais visiblement peu enclins à assumer toutes les conséquences de cet état, ne s'y sont point trompé, eux qui l'accuseront de saper ou subvertir l'ordre établi.

Et Nietzsche, l'ennemi juré de Socrate et de Platon, n'aura absolument pas tort de voir dans ces derniers " des symptômes de décadence, des instruments de la décomposition grecque, des pseudo-grecs, des anti-grecs ", si par Grecs l'on entend du moins avec lui les " anciens Hellènes ", ceux du temps de la Royauté, voire ceux de la Démocratie, mais incapables de se faire à l'idée, pourtant incontournable, de l'universalisation du régime démocratique. Il démontre ainsi, fût-ce à son corps défendant, que la Raison morale et la Raison scientifique avancent bien de pair, marchent dans la même direction, n'étant que les deux faces d'une seule et même revendication, l'Égalité :

" Rien n'est en effet plus démocratique que la logique " (idem⁴⁵).

Nul motif de ne point penser que cette loi ne se vérifie encore pleinement aujourd'hui et particulièrement " dans les conditions de notre époque ", c'est-à-dire effectivement et justement l'époque de "la science [expérimentale] ... [ou de] la technique mécanisée", comme l'a noté Heidegger. Car outre que celle(s)-ci repose(nt), sans s'y réduire, sur des procédures logiques et donc démocratiques, communes à toutes les sciences et dérivées de la mathesis, elle(s) indui(sen)t quasi directement des conséquences pratiques qui favorisent à terme l'égalisation des chances de vie des hommes.

⁴³ Cité par Hegel in *Phénoménologie de l'esprit* Préf. IV. p. 163

⁴⁴ *Lettre à Mittag Leffler* 26/01/1884 cité par J. Cavailles, *Philosophie mathématique* p. 183 (Hermann)

⁴⁵ *Crépuscule des idoles. Le problème Socrate* 2 et 4 et *Gai savoir* § 348

Deux exemples suffiront ici à le montrer. Tout d'abord la domestication de l'énergie nucléaire grâce à la Physique atomique, non seulement contribue à libérer les sociétés de l'inégale répartition des sources d'énergie naturelle -au prix, pour l'instant il est vrai, d'une autre dépendance à l'endroit des pays disposant de métaux radioactifs, dépendance qu'il importera précisément encore de surmonter, comme s'y emploie du reste la technique de la fusion- mais même et surtout éloigne, à long terme, tout risque de guerre directe et totale entre elles et partant toute domination d'une société sur une autre.

Dès lors que toutes disposeront de l'arme « absolue » ou terrible, aucune ne pourra agresser une autre, faute d'espoir de gain suffisant. La terreur généralisée que fera planer l'armement atomique forme le plus sûr moyen ou garant d'une Concorde ou Coexistence pacifique durable et réelle entre les hommes. Elle écarte d'ores et déjà le spectre d'une conflagration mondiale. Ce n'est point en effet la prolifération illimitée des armements atomiques ou autres qu'il convient d'appréhender, mais tout au contraire leur inégale distribution dans le monde, qui, en assurant aux uns une position dominante sur les autres, les autorise à imposer leur Ordre ou Violence.

Notre deuxième exemple sera pris dans la science la plus récente et la plus spectaculaire, la biologie. En formalisant le mécanisme de la vie, celle-ci a donné à l'Homme, depuis un certain temps déjà, le moyen de la modifier. Les bio-technologies ne sont que les derniers avatars de cette ultime possibilité. Or, en rendant les hommes capables de transformer leur génome, ces moyens leur permettent de se déprendre des fatalités ou hasards naturels, conditions sinon causes de leur irrémédiable inégalité. Que l'on puisse en effet, en implantant un gène à quelqu'un, le sauver d'une maladie héréditaire, voire changer sa physionomie, et c'est son enchaînement au sort naturel qui est vaincu.

Quant à la crainte qu'inspire une telle éventualité, du fait de la puissance concentrée dans les mains de quelques démiurges, l'on remarquera que la cité des savants s'intègre dans une Cité plus large et qu'elle ne peut rien entreprendre, de vraiment important du moins, sans son aval implicite ou explicite. Au demeurant l'on se contentera de constater que toutes les manipulations passées du corps humain -et les bio-technologies actuelles en sont la simple continuation- n'ont point conduit l'humanité au résultat néfaste que d'aucuns prévoient, en dépit de tel ou tel débordement ou excès particulier, la courbe démographique de la population mondiale, aussi bien que son espérance moyenne de vie et son état de santé, pour nous limiter à ces trois indicateurs, n'ayant cessé de progresser.

Certes cette démarche scientifico-technique ne saurait, de par son indéfinité même, satisfaire entièrement l'exigence de la Raison, toujours en quête d'Absolu, et risque même de déboucher sur une frénésie destructrices des « différences » dont se nourrit toute vie, pour peu que la juste ou légitime volonté d'égaliser les hommes oublie toute mesure raisonnable et devienne exacerbée ou fanatique. Dans sa *République* idéale Platon a parfois cédé à ce vertige niveleur et l'Histoire réelle fourmille de cas d'atrocités commises au nom de l'Égalité (Terreur, Extermination, Goulag), même si tous ne souffrent pas exactement la même interprétation.

Mais cette double objection, pour fondée qu'elle soit, ne justifie nullement la condamnation du Logos scientifique. Tout ce qu'elle prouve c'est que ni la Science (" Nature ") ni l'Éthique (" Esprit ") n'épuisent " L'Idée " ou " L'Esprit absolu ", objet spécifique et unique de " La Philosophie " (Hegel⁴⁶). Elles n'en sont pas moins les étapes obligées, car sans elles, non seulement celle-ci ne serait jamais apparue dans le monde -les sociétés primitives n'ont point donné naissance au moindre discours philosophique proprement dit-, mais même demeurerait éternellement vide, faute de contenu, ou se réduirait au ressassement d'un seul et unique mot ou graphème, " l'Être " (Heidegger⁴⁷).

Nonobstant les dangers (dramas) historiques de la Raison ou plutôt de l'Entendement scientifico-technique - et sauf à rêver à une Histoire sans histoires (dramas), force est de poursuivre son Œuvre, la seule possible pour une Humanité qui n'entend pas connaître le destin de *Faust* :

" Méprise bien la raison et la science, suprême force de l'humanité. Laisse-toi désarmer par les illusions et les prestiges de l'esprit malin, et tu es à moi [le Diable] sans restriction." (Goethe⁴⁸)

Cette poursuite n'exclut point l'attention à l'endroit des éventuels dérapages de la Science ou Technique. Encore ne faudrait-il pas, comme cela se produit malheureusement trop souvent de nos jours, qu'une légitime vigilance se muât en une peur voire une panique irréfléchie qui conduirait à ne rien faire ou à tout refuser et qui a toujours été l'alibi des conservateurs, puisque ne rien faire revient en fait à accepter / conserver ce qui est ...

ENDÉFINITIVE, le problème des rapports entre Science-Technique et Éthique ne se pose pas autrement aujourd'hui qu'hier et, une fois écartés le préjugé relativiste et la fausse solution naturaliste (primitiviste), nous concluons avec le second Rousseau que la " raison " est à l'origine de

" l'instant heureux (...) qui, d'un animal stupide et borné, fit un être intelligent et un homme " ⁴⁹.

Seul un changement d'échelle et surtout la tenace illusion qu'entretient chaque nouvelle génération, selon laquelle le monde commence avec elle, nous incite à croire le contraire et pousse certains à élaborer des discours prétendument originaux ou révolutionnaires, alors qu'ils ne sont, la plupart du temps, que la répétition de vieilles antiennes.

La véritable attitude révolutionnaire consiste, par contre, à réassumer consciemment l'héritage du passé, en l'occurrence le rationalisme, condition sine qua non d'un Dé-passement ou Progrès authentique. Telle fut en tout cas la position d'un des derniers philosophes rationalistes, Husserl, qui n'hésitait pas dans sa conférence *La crise de l'humanité européenne et la philosophie*, datant de 1935, à prendre la défense " du rationalisme " contre ses détracteurs radicaux d'alors qui dénigraient " « l'*Aufklärung* » ".

" Je croirais volontiers que moi, le prétendu réactionnaire, je suis largement plus radical et plus révolutionnaire que ceux qui, à l'heure actuelle, se donnent en paroles des airs de radicaux." ⁵⁰

J. Brafman

⁴⁶ *Encyclopédie*. Sommaire

⁴⁷ *Contribution à la question de l'être* p. 232 in *Questions I* (Gallimard)

⁴⁸ *Op. cit.* 1^{ère} partie Cabinet d'Étude, cité par Hegel in *Phénoménologie de l'esprit* V. B. 2. a.

⁴⁹ *Contrat social* I. VIII. p. 65

⁵⁰ *Op. cit.* p. 371